

Y.-L. BÉCOT

UN GROUPE DE LETTRÉS GALLOIS AU XVIII^e SIÈCLE

LE POÈTE
Goronwy Owen

EXTRAIT DES MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION
DES COTES-DU-NORD



LES PRESSES BRETONNES - SAINT-BRIEUC

1949

UN GROUPE DE LETTRÉS GALLOIS AU XVIII^e SIÈCLE

LE POÈTE GORONWY OWEN

Y.-L. BÉCOT

UN GROUPE DE LETTRÉS GALLOIS AU XVIII^e SIÈCLE

LE POÈTE

Goronwy Owen

EXTRAIT DES MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION
DES COTES-DU-NORD



LES PRESSES BRETONNES - SAINT-BRIEUC

1949

UN GROUPE DE LETTRÉS GALLOIS AU XVIII^e SIÈCLE

Le Poète Goronwy Owen

SON ENTOURAGE — SES AMIS

Cette étude fait partie de la suite d'études celtiques poursuivies il y a plusieurs années sous la direction de M. P. Le Roux, professeur à la Faculté des Lettres de Rennes, et avec l'aide du grammairien breton M. F. Vallée.

Nous allons essayer, dans les pages qui suivent, de broser un tableau de la vie provinciale en Grande-Bretagne il y a 200 ans, de présenter un cercle d'érudits amoureux des souvenirs de leur petite patrie et y trouvant, à travers bien des obstacles et des déceptions amères, des motifs de confiance et d'espoir pour la vie de leur pays natal. Ce sera peut-être un exemple fructueux à méditer pour bien des Bretons d'Armorique. Nous allons donc parler du poète Goronwy Owen, de son entourage, de ses amis.

Goronwy Owen était un Gallois qui vivait au xviii^e siècle, un lettré, un érudit ; né dans la pauvreté, il s'était élevé grâce à son intelligence supérieure, et tout en étant imprégné d'humanités classiques, il fut un poète de premier ordre dans sa langue natale. Mais il nous intéresse encore à un autre point de vue : ses poésies, sa correspondance qui a été en grande partie conservée, celle de ses nombreux amis et spécialement des frères Morris qui furent ses protecteurs, font un ensemble de documents permettant de se représenter d'une façon précise, détaillée et vivante, le milieu dans lequel il vécut. Nous avons sous les yeux un tableau de l'existence au Pays de Galles, des lettrés de la contrée, de la façon dont ils comprenaient leur littérature, leurs usages, leur patriotisme ; nous pouvons admirer d'intéressants spécimens de leur art. Plus que tout peut-être, nous sommes émus par la valeur profondément humaine de cette histoire, par la vie de tristesse, de misère et de talent d'un poète finement doué, heurté par l'existence, nature sensible et délicate prédisposée par sa finesse même à de fâcheux égarements, sans que nous puissions nous affranchir, comme ses amis eux-mêmes, d'une constante sympathie pour lui, pour son amour touchant et toujours rebuté envers sa terre natale.

Cette histoire peut je crois intéresser tout spécialement les Bretons de la Bretagne française : Nous constatons au Pays de Galles d'alors comme chez nous aujourd'hui : parfois un patriotisme exclusif ; plus souvent au contraire un mépris honteux professé par les indigènes pour leur propre pays, et sa vieille langue ; et, dans le cas le plus général, un régionalisme loyal, paisible et bien établi.

Un exposé de Mme Sjoestedt Jonval sur « *les Langues de culture en celtique* », me paraît s'appliquer fort bien ici. Voici ce que dit cet article :

Un langage, c'est en général un instrument de la pensée ; mais il peut en outre être considéré comme un « signe » du moment qu'il symbolise un état d'âme particulier, nationalité, opinion, etc... Et c'est ici le cas : à partir du temps de la Réforme, la défense de la langue galloise est aux mains des pasteurs protestants (surtout non conformistes), champions obstinés de leur foi, animés d'un esprit démocratique et humanitaire ; au xviii^e siècle s'y adjoignent des lettrés locaux épris de leur pays. Pour tous, le gallois est le moyen, à la fois d'atteindre le peuple, et de défendre leurs traditions et leurs croyances. Ils se font les champions de leur langage, c'est pour eux un « signe ». Pour la presque totalité de ces auteurs, l'anglais était une langue familière et ils auraient aussi bien pu, mieux même souvent, s'en servir pour exprimer leurs pensées ; mais ils tiennent au gallois pour les raisons susdites. Tout en restant de loyaux sujets du roi, ils tiennent à leurs habitudes, par conviction religieuse, par tradition, par esprit local : le patriotisme gallois est devenu un régionalisme conscient et très marqué, sans cesse attaqué, résistant sans cesse. La vie de Goronwy et de ses amis nous permet de saisir sur le vif ces conditions particulières, mieux que ne pourrait le faire une étude minutieuse des seuls textes littéraires.

Notez que Goronwy et ses amis étaient, l'un pasteur, les autres, pour la plupart, membres de l'église établie en Angleterre, l'église anglicane ; tandis que la majorité des Gallois appartenaient aux chapelles non conformistes. Ce fut là, je crois, une des causes de l'existence difficile de notre héros.

Pour la clarté du récit, nous allons parler : d'abord, de ceux qui furent les soutiens et les amis du poète ; puis, du poète lui-même, de sa triste existence, et des œuvres qu'il nous a laissées.

LES MORRIS

Au commencement du xviii^e siècle vivait dans l'île d'Anglesey (Mona) un artisan de village, du nom de Morris, charpentier et

tonnelier, établi à Pentref Eiriannel, village de la paroisse de Penrhos-Llugwy. Sa femme, Margaret ou Marged, était une femme de valeur. Le ménage prospéra, les affaires du père prirent une extension qui lui permit de donner une instruction soignée à ses nombreux enfants. Ils purent s'élever à une condition supérieure, et plusieurs d'entre eux firent une brillante carrière dans l'administration royale, soit au Pays de Galles même, soit à Londres ; ils se distinguèrent en outre par leur commun amour pour leur patrie galloise, son histoire et sa langue.

L'aîné, Lewis Morris (1700-1765), fut expert géomètre ; il travaillait pour les propriétaires d'Anglesey ; après avoir rempli quelque temps un emploi dans les douanes à Holyhead (Caergybi), il devint contrôleur et directeur de mines et carrières royales dans le comté de Cardigan ; il continuait en même temps, semble-t-il, d'être régisseur ou gérant pour le compte de différents particuliers ; c'était donc à la fois une sorte de fonctionnaire, et un expert chargé d'intérêts divers pour lesquels il eut à soutenir des procès compliqués et à faire des séjours à Londres ; homme instruit et de confiance, qui fut de plus un lettré et un poète distingué dans sa langue galloise, sous le nom bardique de Llewellyn Ddu o Fon.

C'était un garçon intelligent et débrouillard ; il savait aussi bien, dit-on, fabriquer une harpe et en jouer, un bateau et le conduire, un sonnet et le chanter en pennillion sur la harpe. Sa compétence en littérature galloise ancienne et moderne était indiscutable et il s'est distingué comme auteur. Pour Goronwy Owen, c'était le « Pen Bardd », le Chef des Bardes, de son temps, et il se considérait lui-même, Owen, comme son disciple. Lewis Morris fut un poète élégant dont certaines productions sont devenues de véritables « chants populaires » gallois.

Le second, Richard, quitta jeune son pays natal pour Londres. Il y vécut plusieurs années dans des situations assez précaires et dut mener une vie quelque peu incertaine. Il réussit enfin à entrer au Navy Office, le Ministère de la Marine, où il fit sa carrière ; il parvint à une place assez élevée et devint ce que nous appellerions aujourd'hui un chef de bureau ou de division. De Londres, il continuait à s'intéresser aux lettres galloises et c'est là qu'il fonda la Cymmrodorion Society dont il fut le président effectif. Il a laissé aussi quelques poésies, mais de moindre envergure que son frère. Aux heures de loisir que lui laissaient ses fonctions au Ministère, il s'occupait de questions littéraires comme éditeur de deux éditions de la Bible, et président des Cymmrodorion.

Le troisième, William, vécut comme son frère aîné, en Galles, à Anglesey même, où il fut « Collector of Customs », nous dirions à peu près « Contrôleur des Douanes », à Holyhead (Caergybi). C'est

l'emploi que son frère Lewis avait tenu quelque temps et qu'il lui avait passé.

C'était un savant aux aptitudes variées : amoureux de la mer et de la campagne natale, il était botaniste et fervent collectionneur de coquillages. Passionné de vieille littérature celtique, il collectionna aussi les manuscrits des plus anciens bardes. Il en rechercha et copia un grand nombre dont il fit un recueil écrit de sa propre main, « Y delyn ledr » [an delen ler : la harpe de cuir]. Ce recueil, aujourd'hui au British Museum, à Londres, fut la cause de pénibles démêlés avec son protégé Goronwy.

Il y eut un quatrième frère, John, dont on parle moins car il mourut prématurément.

Les quatre frères Morris étaient très rapprochés d'âge : ils sont nés entre 1700 et 1706. Ce John, le dernier, entra dans la marine, fut officier dans la flotte marchande, puis sur les vaisseaux du Roi ; c'est en campagne qu'il mourut, à Carthagène, à 34 ans.

Il y eut aussi une fille, Ellen, qui fit dans le pays un mariage honorable en épousant un autre Morris, mais d'une autre famille : Richard Morris, de Mathafarn.

Les frères Morris, le « Morysiaid » comme on dit en gallois, étaient gens d'un rare mérite. Lewis fut un antiquaire réputé ; sa correspondance avec divers historiens montre en quelle estime il était tenu par les meilleurs savants de son époque.

Tels sont les trois frères (John étant mort jeune) qui formèrent un trio d'érudits et de mécènes ; ils furent alors le centre du mouvement littéraire de leur pays ; leur meilleure production fut peut-être le poète Goronwy en personne. C'est eux qui le découvrirent, le formèrent et le dirigèrent, dans la mesure où il pouvait être dirigé ; mais en retour Goronwy eut sur eux une influence littéraire certaine, « qui ne s'exerçait pas, on le voit, sur des gens de peu, mais sur des hommes en état de juger et d'apprécier sa poésie. »

Les Morris, la bonne dame de Pentref Eiriannell, les trois frères, fonctionnaires assidus, érudits amoureux de leur terroir, voilà le milieu où se développa notre poète dont il est temps maintenant de vous parler.

GORONWY OWEN

En 1722, Goronwy Owen naissait, dans l'île de Mona ou Anglesey, la grande île du Nord du Pays de Galles ; c'était à la petite bourgade de Llanfair, dans une maison pauvre et misérable. Son père, Owen Goronwy ou Gronow était une sorte de fantaisiste à l'esprit vif mais insouciant, peu capable d'économiser l'argent du ménage. Il mourut bientôt d'ailleurs, laissant l'enfant aux seuls soins de sa mère, Sian

Parri (Jeanne Parry) qui était, elle, une femme d'intelligence et de cœur ; elle l'éleva bien, mais se remaria et le jeune homme dut faire seul son chemin dans la vie.

Il avait heureusement trouvé des protecteurs : tout enfant, sa mère l'envoyait à une école de village à Llanalgo ; or Llanalgo est près de Pentref Eiriannell ; les Morris s'intéressèrent à ce petit garçon intelligent et pauvre ; très souvent, le samedi, il allait à Pentref, et Mme Morris lui donnait des tartines de pain et de beurre, du miel et toutes sortes de friandises, quelque sous même quand il avait bien travaillé. Ses fils étaient déjà de grands garçons fêrus de gallois et de poésie galloise ; ils furent ses initiateurs en ce domaine. Bref toute la famille s'intéressa à lui, on le poussa, on l'aida même matériellement pour qu'il pût continuer ses études.

Envoyé à une école plus importante, la « Grammar School » de Bangor, il s'y perfectionnait en latin et obtenait bientôt, à l'âge de 19 ans, une place de maître d'école dans une petite ville de la côte, à Pwllheli, où il resta deux ans. Après quoi et grâce, suppose-t-on, aux subsides de Lewis Morris, il alla étudier à Oxford ; on a peu de détails sur son séjour à l'Université ; mais on sait que, en 1745, âgé de 23 ans, il entra dans les ordres et commençait sa carrière, comme pasteur de l'Eglise anglicane.

Elle fut hélas bien malchanceuse : ce petit homme mince mais solide, aux cheveux et à la barbe noirs, aux yeux perçants, au tempérament très vif, montra dès sa jeunesse une nature intelligente et fine, mais encline à de dangereuses tendances ; dès Pwllheli, à 19 ans, il nous parle d'une certaine Philippa en des termes qui nous montre une nature ardente autant que délicate, et déjà fâcheusement disposée à noyer son chagrin dans les pots :

Regna narrabis Veneris superba (écrit-il)
Heu ! nimis saevos puerique lusus ;
Adde — sed forsan liceat bibendo
Fallere curas.

Plus tard marié et heurté par la vie il n'employa que trop cette méthode ; il se consolait ainsi des soucis de l'existence et du ménage ; le pire est que sa femme l'imita et ce fut une vraie vie de bohème. Mais il était bon, tendre et généreux ; s'il était fantaisiste, sa fantaisie était d'une nature élevée, qui devait se heurter aux contingences ; ses malheurs sont en partie dus à une opposition sournoise qu'il rencontra et à laquelle il répondit de cette fâcheuse manière ; il dut en effet être victime, tout au long de sa carrière, d'une certaine hostilité qu'il y avait alors entre l'église établie (anglicane) dont il faisait partie ainsi que ses amis, vis-à-vis de la majorité galloise non conformiste et de la langue galloise elle-même.

Voici, résumé en quelques sèches lignes, son « *cursum vitae* » :

1745. — En 1745 il est nommé à Oswestry (Croesoswallt) en tant que chapelain et maître d'école ; c'est une paroisse anglaise, dans une région proche mais distincte du Pays de Galles. Il y reste 3 ans. En 1747 il s'y marie avec une jeune veuve, Ellen, fille de Hughes. C'est une femme du pays, elle sait vaguement quelques mots de gallois.

1748. — En 1748 il est nommé à Donnington, dans la même région (Shropshire) ; il y est pasteur et maître d'école, et y reste jusqu'en 1753. C'est peut-être la période la plus féconde de sa vie : il s'adonne avec ardeur à l'étude, travaille l'hébreu, aborde les langues orientales ; il n'abandonne pas le gallois ; c'est de cette époque que date le « *Cywydd y Farn* » ainsi que nombre de ses œuvres principales. Mais la paroisse rapporte peu. Il lui naît deux fils ; son ménage est peut-être mal tenu, il est peu à peu envahi par des soucis d'argent et mène une vie misérable.

1753. — Alors grâce à l'appui de William Morris il obtient son changement, est nommé pasteur à Walton, poste où il occupe la seconde place, sous la direction du Révérend M. Book, recteur.

Walton est une paroisse anglaise dans la banlieue de Liverpool.

Les difficultés de son ménage persistent. Il a une fille qu'il perd en bas-âge. Lui-même est gravement malade. Il continue néanmoins ses travaux littéraires ; de ce temps date sa traduction galloise des statuts des Cymmrodorion. Mais la maladie l'a accablé ; il est débordé par les soins de sa paroisse, où la maladie fait rage aussi : il n'a d'autre distraction que de se rendre fréquemment à Liverpool : au port, il trouve de nombreux Gallois, marins et hommes du peuple, et y passe avec eux son temps à la taverne. A la maison, sa femme prend aussi des habitudes d'intempérance.

1755. — Il se rend à Londres, attiré par le projet d'une paroisse galloise que ses compatriotes y veulent fonder et dont il serait chapelain. Le projet échoue et il accepte une petite paroisse de la banlieue, à Northolt, dans le Middlessex, à 20 kilomètres de Londres.

1756. — Son caractère, ses mauvaises habitudes brisent ses relations avec ses amis ; rupture avec Lewis Morris ; il est en froid (1757) avec Richard Morris ; ses affaires personnelles vont de mal en pis. Il demande à la Société des Cymmrodorion quelques subsides pour l'aider à émigrer.

1757-8. — On lui promet en effet un poste en Amérique : il quitte l'Angleterre.

La première partie de sa vie est finie, son œuvre est terminée (sauf

une superbe ode qu'il fit 10 ans plus tard à la mort de Lewis Morris). Il n'avait pas 36 ans : il finira sa vie dans l'exil. Pendant la traversée, il perd sa femme et un fils.

1758. — Il est professeur à Williamsburg (Virginie). Il épouse en secondes noces une Mrs. Clayton, qui meurt au bout d'un an. Il reprend alors ses habitudes d'intempérance et doit quitter son poste.

1760. — Il est nommé pasteur dans une paroisse rurale, en un lieu loin de tout, à Saint-André, Brunswick (Virginie). Il s'y marie en troisièmes nocés ; il a trois enfants.

On a peu de détails sur la fin de sa vie. Il meurt là-bas, vers 1770, il n'avait donc pas 50 ans.

CORRESPONDANCE

Tous ces détails proviennent de la correspondance qui nous a été heureusement conservée et dont nous allons vous parler. Elle nous donnera d'ailleurs sur notre poète des détails complémentaires.

On la trouve dans les deux ouvrages suivants :

1) Goronwy Owen, *Poetical Works, Life, Correspondance*. — Edité par Robert Jones ;

et surtout : 2) Morris (Lewis, etc...) *Correspondance*.

Les Morris, l'un à Londres, un autre au Pays de Galles, à Holyhead ; l'aîné, au Pays de Galles lui aussi, à Galt Fadog (Cardigan) ; leur ami Goronwy Owen dans les diverses localités où l'appelle sa charge ; quelques rares amis, quelques parents du poète ; voilà les personnages que met en scène cette correspondance, nous donnant un tableau suggestif de leurs pensées et de leurs vies.

John, le plus jeune des frères Morris, naviguant sans cesse et mort de bonne heure, semble avoir été aussi lié avec ses frères que ceux-ci l'étaient entre eux, et il aimait comme eux la langue galloise. Dans le recueil de leurs lettres, celles de John, pour la période où il vécut, sont au moins aussi nombreuses que les autres ; elles sont écrites suivant la même méthode, ou plutôt l'absence de méthode qui caractérise toute cette correspondance : c'est un mélange de gallois et d'anglais. Parfois la lettre commence en gallois puis, après un ou deux paragraphes, se poursuit en anglais, pour reprendre en gallois un peu plus loin. Ou bien c'est le contraire, débutant en anglais, elle se continue en gallois ; quelquefois, mais rarement, la langue change au cours d'une phrase ; quelquefois, mais plus rarement encore, les mots des deux langues sont entremêlés.

Ainsi sont rédigées les lettres des Morris, plus tard, celles de

Goronwy Owen et de la plupart de leurs amis ; vous voyez là deux langues également familières aux correspondants et maniées par eux avec une égale aisance ; cela se conçoit, de la part de lettrés amoureux de leur idiome, fervents de cette langue « signe » dont nous parlions tout à l'heure. Mais quand nous voyons un jeune officier de marine, qui aimait sa langue et son pays, c'est vrai, mais qui devait avoir bien d'autres préoccupations, employer le même système, cela nous éclaire sur la vitalité du gallois à cette époque.

Cette succession des deux langues dans les lettres des Morris et d'Owen disparaît malheureusement à la traduction et il est impossible de vous en donner des exemples visibles.

D'après leurs lettres, Lewis et Richard Morris semblent quelque peu distants, William, particulièrement conciliant et bienveillant ; il continua à écrire à Goronwy malgré les torts de ce dernier et même après sa rupture avec Lewis et Richard.

Quant aux lettres de Goronwy, elles n'apparaissent, vu son âge, qu'après la mort de John. Au début, elles sont moins fréquentes et moins intimes ; c'est un tout jeune homme qui s'adresse à des hommes importants. Il n'ose pas encore y mettre beaucoup de gallois ;

Ainsi le 7 mai 1752 il écrit de Donnington à William Morris :

Dear — nage, fy anwyl... c'est-à-dire :

Cher Monsieur (en anglais)... ou plutôt : mon cher (en gallois), devrais-je dire ; si vous le permettez, je mettrai plus de gallois la prochaine fois... Suit la lettre en anglais.

Dorénavant, la langue galloise prendra dans ses lettres une place de plus en plus grande.

Il l'aimait mais n'avait guère l'occasion de la parler en famille : ses lettres le montrent bien.

Déjà en 1748 il écrivait d'Oswestry : « Ma femme ne sait guère de gallois, quoiqu'elle le comprenne un peu ; et j'ai peur si je ne suis envoyé bientôt en pays gallois (1), que mes deux garçons ne soient de purs anglais ; car si ce n'est avec moi, ils ne peuvent apprendre ici un seul mot de gallois. »

Plus tard dans une lettre mi-anglaise mi-galloise à son cousin Rowlands, à Anglesey près de Beaumaris, il écrit ceci :

« Il y a longtemps que je n'ai été à Anglesey, et je m'en languis. Dès que je le pourrai, j'y retournerai, pour apprendre le gallois à mes enfants. Sinon, d'ici peu ils seront trop grands pour l'apprendre. Car l'aîné tire sur ses six ans ; il n'en sait pas encore un mot ; je n'y puis grand'chose moi-même, il faudrait qu'ils soient avec d'autres petits gallois, qu'ils jouent ensemble ; leur mère n'en sait guère non plus, sinon les quelques mots que je lui ai appris. »

(1) Ce qui n'arriva pas.

Il trouve plus de satisfaction dans ses relations avec les Morris. Ceux-ci lui avaient demandé de faire partie de leur nouvelle « Société des Cymmrodorion ». Voici un extrait d'une longue lettre à Richard Morris expédiée par G. Owen, de Walton, en 1753. Le début est en gallois ; le passage que nous traduisons, en anglais ; l'anecdote qui suit me conduit-elle pas notre imagination à évoquer quelque presbytère de Bretagne ? « — Je suis charmé de ce que vous me dites de votre « Société des Anciens Bretons » (1)... (il accepte d'en être membre correspondant, et continue ainsi) : Je conçois quelques espoirs de la possibilité de restaurer l'ancienne splendeur de notre langue, ce qui ne peut être mieux fait que par les méthodes que prône votre Société, c'est-à-dire en en découvrant aux étrangers la dignité et la beauté. Aux étrangers, disais-je ? Bon Dieu ! n'est-ce pas nos compatriotes qui lui sont le plus étrangers ? J'en rougis, mais je crains que cette réflexion ne soit que trop juste à l'égard des fils ingrats et indignes de la Cambrie.

J'en ai eu précisément un exemple la semaine dernière, dans ma propre maison :

Ayant été invité, quelque temps auparavant, à passer la soirée chez un de mes voisins clergymen, suivant l'usage du pays, je l'invitai à mon tour à la maison et le priai d'amener avec lui un de mes compatriotes et homonyme (M. Owen), qui est vicaire d'une paroisse voisine ; j'étais désireux d'entrer en relation avec ce Gallois, homme de grand savoir et de moralité. Mon désir fut exaucé. Ce monsieur vint, et pour que le bonheur fût complet, M. Booke, mon patron (le recteur) me fit présent d'un peu de rhum et de quelques petites choses et m'honora de sa compagnie. Quand nous fûmes assis, j'exprimai le plaisir que j'avais, à cette première visite, à voir un compatriote, ce qui fit tourner la conversation sur le Pays de Galles et la langue galloise. M. Owen, comme un honnête gallois, reconnut qu'il était natif du Comté de Montgomery, ce qui me plut assez. Interrogé par mon patron (qui, quoiqu'Anglais, sait quelques mots de gallois dont il est très fier) s'il était capable de parler et de lire le gallois, je trouvai ce jeune blanc-bec honteux de l'avouer, quoique peu après, le jour même, je pusse me convaincre du contraire. Alors, comme ils alléguaient que c'était une langue qui se mourait, qui ne valait pas qu'on la cultivât, etc... et que je le déniais fermement, le petit démon, avec un air de complaisance et de satisfaction, dit qu'il n'y avait rien en ce langage qui vaille la peine d'être lu ; que, comme il le savait pertinemment, l'anglais gagnait sur lui de jour en jour, et il ne doutait pas que dans une centaine d'années il serait complètement

(1) Nom de la Société des Gymnodorion.

éteint. Ce fut un triomphe pour mes antagonistes. Mais pour moi ce fut un coup qui me confondit et me culbuta ; j'aurais sans doute été complètement désarçonné si par bonheur je n'avais pas un certain tour d'esprit qui m'incline à rire d'une absurdité et à mépriser l'ignorance et la sottise.

Mais ce n'est pas le premier que je rencontre de ce calibre. Qu'ils le disent et qu'ils le souhaitent, s'ils veulent. Il ne faut pas vous décourager pour cela dans votre entreprise ; et soyez sûr que si je puis apporter une pierre à votre édifice je n'y manquerai pas. Je penserai toujours qu'agir de la sorte sera mon devoir et mon plus grand plaisir. »

Les Morris avaient en effet provoqué la fondation d'une sorte de Société Académique, à Londres, pour la défense des lettres galloises : La Cymmrodorion Society (Honourable Society of Cymmrodorion in London (1) fut fondée en septembre 1751.

Elle était formée, disent ses statuts et déclarations, d'un grand nombre de personnes, natives de Galles, résidant à Londres ou aux environs ; lesquelles, mues par leur amour pour le pays natal, et voulant honorer le nom de Bretons (british), s'assemblaient une fois par mois pour la culture de la langue bretonne et l'étude des antiquités bretonnes.

Il y eut un président d'honneur, William Vaughan, Esquire, de Corsygedal en Méryoneth (personnage dont G. Owen demanda la protection — peu fructueusement du reste). Le président était Richard Morris ; il y avait un trésorier, un secrétaire, etc... Lewis Morris n'était pas présent, mais grâce à son influence et à ses œuvres, il prit une part importante à la fondation de la Société.

Les statuts étaient rédigés en anglais ; les Morris après coup demandèrent à Goronwy Owen de les leur bien rédiger en Gallois, ce qu'il fit en 1754. Les « Constitutions » furent traduites en « Gosodedi gaethau », parfait modèle de gallois classique, précis et élégant ; cela donna, paraît-il, un nouvel élan à la Société. Ces statuts, avec la traduction de G. Owen, furent réimprimés par la Société, à sa reprise en 1877.

Ce sont les Cymmrodorion également qui, en 1754, demandèrent à Goronwy Owen de composer une ode en l'honneur du Prince de Galles.

La Société se réunissait d'abord dans Cannon Street, puis à la Taverne de la Demi-Lune, à Cheapside. Elle eut en outre un musée et une bibliothèque rattachés à l'École Galloise (Welsh Charity School house, à Clerkenwell Green). Des fonds étaient destinés à des œuvres

(1) Cymmrodorion = pluriel de Cymmrodor, compatriote.

de bienfaisance. D'autres, à la recherche et à la publication de manuscrits et d'œuvres en gallois. D'après l'article 16 des statuts, elle devait tenir copie de tout livre gallois, et se procurer tous les anciens manuscrits gallois qu'elle pouvait avoir à un prix abordable.

On voulut aussi avoir une paroisse galloise à Londres, G. Owen l'espérait, mais le projet échoua.

La Société des Cymmrodorion fut florissante grâce aux Morris et à Goronwy ; après eux elle périclita ; c'est par un autre groupe de savants que se matérialisa le travail de recherches qu'elle avait suscité, et qui aboutit à la « Myfyrian Archaeology of Wales ». La Société des Cymmrodorion, rétablie vers 1830, puis de nouveau vers 1875, est aujourd'hui une Société très vivace qui publie des mémoires appréciés. Au temps des Morris, ses brillants débuts furent un vrai réveil gallois et elle fut d'un grand secours moral à Goronwy Owen par la correspondance et les travaux qu'elle lui demandait.

Car le pauvre homme allait de déception en déception, ce qui mettait dans sa vie de moins en moins de bon sens.

Quand il s'installa à Walton, dans la banlieue de Liverpool, il est déçu : il pensait, sans motif sérieux, être nommé à Aberffraw, en Anglesey. William Morris regrette de constater qu'il délaisse un peu les muses. Il y avait à cela d'autres raisons : la proximité de Liverpool offrait, comme nous le disions tout à l'heure, des tentations qu'un tel tempérament ne surmontait pas. Ce port alors florissant était fréquenté par des Gallois de toute sorte et de toutes classes : en eux, en leur compagnie, Goronwy trouvait le plaisir que sa réclusion dans un village du Shropshire lui avait jusque-là refusé. Ces compatriotes admiraient le talent du poète, la spirituelle conversation de l'homme ; lui, il jouissait de leur estime et de leur dévouement. Ils se recherchaient donc mutuellement : telle est la cause à laquelle on doit attribuer les ombres qui commencent alors à assombrir l'image et la réputation du barde. Son besoin de société et même de succès le porte à rechercher la taverne et finalement à en faire son séjour.

Ses affaires n'en vont que plus mal. C'est alors que se place son différend avec William Morris à propos de la Harpe de Cuir.

William Morris, nous l'avons vu, avait recueilli de nombreux manuscrits gallois et rassemblé un recueil écrit de sa main, qu'il nommait : Y delyn ledr, la Harpe de Cuir. Il le prêta un jour à Goronwy qui le lui demandait, et le garda longtemps. Il était alors sans argent et pour en emprunter mit en gage ce qu'il possédait. Morris ne pouvait récupérer son livre : Owen l'avait-il mis en gage, ou bien ce livre avait-il été, malgré lui, saisi comme sûreté par un créancier ? On ne put le savoir au juste, et les explications embarrassées du poète mirent un froid entre les deux amis ; William Morris, très bienveillant, ne rompit pas. Il découvrit un jour, et

racheta, le manuscrit, chez un brocanteur de Liverpool. C'est ainsi qu'il se trouve aujourd'hui au British Museum, à Londres.

Les efforts des Morris pour tirer G. Owen de la vie de Bohème qu'il menait entre Walton et Liverpool en créant grâce aux Cymmrodorion une paroisse bretonne à Londres, n'ont pas abouti ; mais on lui a trouvé une petite paroisse dans la banlieue de Londres, à Northolt. Là (1755) Goronwy est très isolé. Parfois quelques amis venaient le voir ; Lewis Morris eut l'occasion de lui rendre visite : c'était alors quelques heures heureuses, on récitait des pennillions, des englyns, de Cywydd...

Le premier mercredi du mois, il y avait réunion des Cymmrodorion à la Demi-Lune, à Cheapside, et Goronwy faisait facilement les douze milles qui l'en séparaient ; là, dans l'abandon d'une conversation littéraire à bâtons rompus, il oubliait ses misères. Les Morris, malgré les froissements de la « Harpe de Cuir », oublièrent ses torts et reconnaissaient les mérites du poète, ce qui est en leur mutuelle faveur.

Il oubliait ses misères... il s'oubliait lui-même quelquefois, fumant la pipe, buvant à l'excès, au grand scandale de ceux qui trouvaient ces manières peu dignes d'un clergyman. Lewis Morris qui, de passage, assistait une fois à l'une de ces réunions, et qui avait dû être pour beaucoup dans la nomination de Goronwy à Northolt, en fut outré. Ce fut le prétexte d'une rupture imminente (1756). La rupture peu à peu se fit complète et il est probable que Lewis Morris mourut sans connaître les véritables sentiments de Goronwy, tels qu'ils se font jour dans la touchante élégie que, huit ou dix ans plus tard, du lointain nouveau monde, il écrivit pour la mort de son ami et protecteur.

Le malheureux poète était vraiment insupportable : il y eut aussi rupture avec Richard Morris. Il quitta alors, Northolt. Pourquoi ? On l'ignore. Mais son départ, justement vers cette époque où il rompit avec son puissant et bienveillant ami du Ministère de la Marine, semble inférer, ce qu'une lettre de Goronwy lui-même nous confirme, que quelque défaillance de la part du barde, sinon quelque motif plus grave encore, fut la cause non seulement de la rupture, mais de son départ de la paroisse.

William Morris, de son côté, avait toujours sur le cœur son livre perdu. Sa correspondance se fit rare ; en trois ans, ils n'échangèrent que deux lettres. Mais William, du moins, ne se bronilla pas complètement avec lui (1757).

Goronwy faisait encore des projets, notamment celui de publier ses œuvres avec l'aide des Morris ; il pensait se livrer à des travaux philologiques. Il eut alors l'occasion d'une place en Amérique, probablement par la protection d'un de ses amis. Il demanda quelques

subsides aux Cymmrodorion, eut une subvention de l'Etat pour payer son voyage : il s'embarqua fin 1757.

Nous avons expliqué plus haut en quelques lignes la fin de sa vie : il ne serait guère possible d'en dire davantage, car dès lors on ne sait presque rien de lui ; le pauvre exilé est retranché du monde qu'il aimait ; et lorsqu'il atteint le Nouveau Monde, il n'avait pas 36 ans ! Il y vécut encore 13 ans pour s'éteindre avant la cinquantaine.

Tandis que Goronwy était en Amérique, on s'occupe en Galles de publier quelques-unes de ses œuvres : dans le recueil dit « *Y Didanwch Teuluidd* » (1763) sont mêlés quelques morceaux de lui, de Lewis Morris, une ode de Richard Morris, et quelques autres pièces de peu de valeur. Goronwy lui-même n'a pas vu ses œuvres publiées ; il y fait allusion une fois, car il en avait vaguement entendu parler. Dans sa nouvelle existence (il s'est remarié deux fois, il a trois nouveaux enfants) quelques lettres à longs intervalles prennent seules le chemin du vieux pays et viennent comme une voix d'outre-tombe, rompre brièvement le silence.

Dans la lettre qu'en 1767 il adresse de Saint-André à Richard Morris, ayant su la mort de son frère Lewis, il ajoute un « Eloge funèbre » de ce dernier, écrit, dit-il, en ce lieu où il n'entend jamais un mot de gallois, même de sa femme et de ses enfants — où il ne s'entend ni ne se prononce, d'ailleurs, pas dix mots de gallois en dix années.

On ne sait au juste l'époque de sa mort ; elle eut lieu croit-on environ deux ans après cette lettre, donc vers 1770.

LES ŒUVRES DE GORONWY OWEN

Outre ses lettres, qui sont d'une prose alerte, courante et très correcte, il a laissé une œuvre poétique importante.

Ses poésies sont très travaillées et composées selon les méthodes du moyen âge ; plusieurs sont de véritables pastiches. De son temps, on s'est mis à remettre en usage ces anciennes formes, notamment les Cywydd, et à les chanter suivant la méthode de chant des Pennillion. Il nous est difficile de préciser si c'était là un usage traditionnel, ou si ce n'est qu'alors que l'on a adapté cette méthode aux anciennes mesures.

Goronwy avait du gallois une pratique très vivante ; les œuvres du moyen âge lui étaient directement accessibles ; mais le travail de critique qui doit permettre d'y accéder n'était alors qu'ébauché et il se faisait peut-être des anciens bardes une idée fantaisiste.

Il est intéressant pourtant de voir comment il jugeait les anciennes formes :

G. O. II 128 : *Lettre à Richard Morris.*

Dans une lettre à Richard Morris, il parle des vers du moyen âge, et même des bandes primitifs :

« Je trouve, dit-il, que tous les mètres, tout méprisés et vieilliss qu'ils soient, étaient en réalité ce que de telles compositions doivent être : des vers lyriques adaptés aux airs et à la musique alors en usage. De cette sorte sont plusieurs espèces d'Englyns, Cywydd, Odes, Gwawdodyn, Toddaid, Trybedd y Myneich, et Clogyrnach, qui pour toute personne de sens et apte à les goûter, apparaissent comme ayant en leur composition la marque authentique du génie lyrique d'origine, et de la vraie authenticité primitive. Quant au reste — j'entends : Gorchest y Beirdd, hupunt hir et byr, etc... ces formes les plus récentes, tenues à tort pour les plus ingénieuses et les plus réussies — je les considère plutôt comme des dépravations que comme des progrès de notre poésie, ayant en réalité été inventées par des fats, dénués de tout bon goût, et en un temps où les airs des anciens mètres n'étaient plus connus, pas plus que nous ne connaissons aujourd'hui ceux des odes d'Horace. »

Faisant toutes réserves sur ce jugement (1), nous lui reconnaissons pourtant le mérite d'avoir affirmé l'interdépendance entre la musique et la poésie des vieilles pièces lyriques, et l'impossibilité où l'on est de juger l'une sans l'autre.

Dans ses œuvres, il met systématiquement en pratique les anciennes mesures dites « strictes » de la poésie galloise ; plusieurs sont composées de séries de strophes donnant successivement les 24 mesures de cette méthode : nous avons ainsi de véritables modèles donnant les types des poésies du moyen âge ; le genre cywydd est l'un de ceux qu'il a le plus employés.

Voici, d'après ses œuvres complètes, une liste des principales :

— Parmi ses œuvres de jeunesse on trouve quelques pièces de vers latins, de 1741 et 1742, notamment une ode écrite quand il était à Pwllheli, où il invoque la muse ; c'est un morceau imité d'Horace ; il parle d'une certaine Philippa et se termine par les vers cités plus haut.

— L'éditeur reporte à cette même Philippa (si elle a jamais existé) le Cywydd gallois intitulé Calendr y Carwr, ou Calendrier de l'amoureux, composé paraît-il en 1743 quand il était à Pwllheli, mais re-

(1) Nous, Bretons d'aujourd'hui, trouvons ces dernières formes plus accessibles.

touché en 1753. Il me semble y voir une imitation très nette de David ab Gwilynn (manière diamétralement opposée à celle de Will Hopkin, qui à peu près à la même époque faisait sa chanson naturelle et populaire « *Bugeilio'r gwintz gwenn* »).

— Pièce latine, composée peut-être un peu plus tard, quand le poète était à l'Université d'Oxford, et débutant ainsi :

O Smintheu, pater esuritionum
Nugas tolle tuas ineptiasque...

— Cywydd de la Barbe. Poésie humoristique ; d'après ses lettres aux Morris ce serait son premier essai de ce genre ; et son génie, disait-il lui-même, le portait ailleurs. — Est-ce bien sûr ? Son caractère ne manque pas d'humour. Le comparer à Stern.

— Cywydd du Jugement dernier.

Présenté à la Société des Cymmrodorion (Society of ancient Britons, called Cymmrodorion) par Lewis Morris dans les termes suivants (traduits de l'anglais) :

« M.

Le principal motif de la réunion mensuelle de la Société des Anciens Bretons, nommés Cymmrodorion, étant de cultiver leur langue maternelle et de faire des recherches sur les antiquités et l'histoire naturelle de l'île de Bretagne, je pense que le poème ci-dessous ne sera pas pour eux un présent indigne d'être accepté. L'auteur, ignorant sa propre force, ayant plongé dans les profondeurs sans avoir jusqu'ou il était capable de nager, désirait mon avis sur son exploit ; et il m'a autorisé à présenter ceci à la Société pour en faire ce qu'elle jugerait bon. — Je dois reconnaître que j'ai été grandement surpris de rencontrer tant de perfection en un poème de notre époque, alors que la rumeur générale est que notre langue est à son dernier souffle, que le gallois dépérit et tombe en anglicisme, à tel point que certaines personnes escomptent que d'ici peu le nom même de notre nation aura disparu de la surface de la terre... »

Ce poème a environ 150 vers ; il a été publié avec notes en anglais de Lewis Morris.

— Cywydd i'r Awen, d'après Horace, livre IV, can. 3

Quem tu Melpomene, semel...

Ce n'est pas une traduction, mais une adaptation : « Nous avons des pensées, des coutumes, une mentalité romaines, habillées de vêtements purement kymriques... »

— Cywydd i Lewis Morys, d'après Horace, livre IV, 8.

Donarem pateras grataque commodas
Rhoddwn ariant a rhuddawr...

— Cywydd Marwnad Marged Morys, o Bentre Eirannell.

— Cywydd y Maen Gwerthfawr (La pierre précieuse).

— Cywydd hiraeth am wlad Fon (chant nostalgique au pays de Mona), réponse au Cywydd de Huw y Bardd Coch.

Ce dernier était un gentleman de condition indépendante, vivant sur son bien patrimonial à Anglesey ; il prétendait descendre de souche très ancienne. Peu instruit dans sa jeunesse, il s'éleva de lui-même ; Lewis Morris fut son maître en poésie galloise. Il fit aussi des vers anglais et des traductions (voir Blodeugerdd et Dewisol Ganiadau).

— Cywydd au Prince de Galles (Tywysawg Cymru).

Au début de l'année 1753 on fit connaître aux bardes gallois qu'une ode dans le langage de la contrée d'où le prince tirait son nom, serait présentée au Prince de Galles à l'occasion de la Saint David. Un original en latin avait été écrit par Christopher Smart, gradué de l'Université de Cambridge.

Phoebe pater, qui nulli fluas Heliconis ad undas
Dulcia divinae fundis praecepta Thaliae... etc., etc...

C'est cet écrit qui devait être mis en gallois. La traduction de Goronwy surpassa de loin celles de ses compétiteurs, tant par la langue que par son mérite général ; elle fut présentée à son Altesse Royale par le Dr John Thomas, évêque de Petersborough, lors tuteur du Prince.

Il l'avait accompagnée d'une traduction anglaise, partie en prose, quelques passages en vers.

Noter ce passage :

Forgive the Muse that in unpolished strains
And uncouth dialect, resounds thy praise.

En gallois il dit simplement :

..... a gânt
Hyn o'ch clod mewn tafodfoith
A dull lesg hen dywyll iaith.

— Trois brèves imitations d'Anacréon :

- 1) petite ode : Εἰς γυναικας, adaptée sous la forme cywydd.
- 2) Εἰς τὸ δειν ποιεῖν : Ἠγὼ μέλαινα ποιεῖ... sous la forme cywydd également.
- 3) Εἰς γερουτα : Ψιλω γέροντα τερπνο... adapté sous la forme Proest Cyfnewidiog.

— Ode pour le mariage d'Elin Morys, la fille de Lewis Morys, qui habitait alors à Gallt Fadog, en Cardigan (1754).

— Marwnad John Owen (élogie funèbre de John Owen). C'était un brave homme, moitié seigneur, moitié fermier, qui vivait sur son domaine à Plas y Ngheldio, dans le Carnarvan, sur le bord de la baie de Cardigan ; « Homme de grand dévouement, particulièrement pendant les années de vie chère, où il fut très bienveillant et charitable envers les pauvres habitants du bourg voisin de chez lui, les pêcheurs de Nefyn ».

G. Owen fit en son honneur cette élogie, qui contient les 24 mesures de la poésie stricte des bardes :

- la 1^{re} strophe est un englyn unodl union ;
- la 2^e, une proest cyfnewidiog...
- ainsi de suite jusqu'à la 24^e.

Cela donne un exemple très frappant de chacun de ces mètres. Plusieurs des poésies suivantes sont composées de même façon.

— Ode intitulée Brut Sibli, écrite, dit G. Owen, à la manière du barde Meilir.

En 1754 Goronwy s'amusa à envoyer à Lewis Morris cette poésie de son cru, en lui racontant qu'il l'avait découverte dans un vieux manuscrit. C'est un pastiche sous forme d'Eloge funèbre d'un chef gallois, le fils d'Howel ; dans les notes mystificatrices qu'il joint à son envoi, G. Owen prétend ignorer l'époque où vivait le dit Sibli. On pourrait également traduire Sibli par Sibylla, la Sibylle.

— « Caniad » ou chant, aux Cymmrodorion.

Cette poésie est composée, en 24 mesures, comme l'une des précédentes signalée plus haut.

Elle est suivie de 3 triplets ou « Englyn Milwr » qui sont également un pastiche.

Lewis Morris écrivit à Goronwy, à propos de ces pièces, que s'il les lui avait envoyées comme poésies du 14^e ou du 15^e siècle, il y aurait été pris.

On voit par là l'idéal qu'il se proposait ; on voit aussi les illusions qu'ils se faisaient sur l'âge des anciennes poésies de leur pays.

Le chant susdit aux Cymmrodorion est une poésie de circonstance, qui tourne à l'éloge de la langue galloise.

Il fait allusion à l'heureux résultat obtenu par l'union des deux nations, Galles et Angleterre.

— Eloge funèbre de sa fille Elin qu'il perdit à 17 mois.

Cette pièce est une suite de plusieurs mètres différents qui semblent se succéder librement : un englyn pour commencer, un proest, etc... ; il y en a 5 ou 6 complets. Cette poésie pourrait porter le nom d'ode.

— Cywydd i'r Calan.

— Cywydd ar Wyl Ddewi (pour la Saint David) ; dédié au Prince de Galles, 1755.

— Cywydd : Arwyrain y Nenawr ; c'est le « Poème du Galetas ». Le poète l'écrivit en 1755, à Londres, pendant qu'il y faisait un séjour dans l'attente vaine de la paroisse galloise qu'il espérait ; il était dans la misère et fort mal logé ; mais sans acrimonie, avec une ironie légère, il dépeint la satisfaction qu'il éprouve au détachement des biens de ce monde : pièce d'une curieuse philosophie.

— Cywydd y Gwahawd, ou Poème de l'Invitation.

Il s'adresse à son ami William Parry, délégué contrôleur de la Monnaie royale, et l'invite à venir le voir (à Northolt).

— Cywydd y Cryfion y byd (Cywydd aux puissants de ce monde).

— Cywydd i ddiawl (Cywydd au diable).

Cette pièce a été comprise quelquefois comme une satire contre Lewis Morris ; on doit y voir plutôt une plaisanterie, et une suite d'invectives dans un sens ironique.

— Poésie en l'honneur de la naissance de Georges Herbert, Sire de Ludulo dans le Comté de Powys.

Cette pièce est triple : en gallois, en latin, et en anglais. Voici comment Goronwy Owen la composa : il fit d'abord la poésie latine ; puis il fit une traduction en vers gallois, se rapprochant autant que possible du latin. Ensuite il fit une adaptation en poésie anglaise.

— Marwnad Lewis Morys. Cet éloge funèbre de Lewis Morris, dont il a été déjà parlé, est composé sur les 24 mesures. Il a été composé après dix ans d'exil ; outre la valeur des sentiments, il montre combien le poète était resté maître de sa langue.

Ces pièces sont toutes d'un travail délicat, mais un peu factices. Il nous est difficile de les juger.

Nous apprécierons peut-être surtout celles où le sentiment du poète se montre le mieux, c'est-à-dire les plus simples, telle l'Élégie à sa fille Elin (voir plus haut) et surtout sa fameuse *Ode des Souhairs*.

Il l'écrivit en 1752 à une époque où, dit-il lui-même, il ne savait pas encore au juste ce que c'est qu'une ode :

LE SOUHAIT

Si le ciel devait combler mes vœux,
Voici ce que je demanderais ;
De vains présents je ne réclamerais pas la faveur,
C'est un souhait bien simple que je ferais :

[Je souhaiterais :]

Un esprit sage, un corps rude,
Une bonne santé, un cœur sain ;
M'affranchir du monde affairé,
Désordonné, malpropre, trop inquiet.

Retourner au pays, là où furent mes pères,
Et vivre obscurément, sans trop de biens, mais sans misère,
Dans Mona ensoleillée ; c'est l'endroit le plus beau,
Ses habitants sont heureux et comblés.

Un revenu modeste, une paroisse aux bonnes habitudes,
Maison au pied d'une claire colline, tas de livres,
Des bêtes à cornes, des étables,
Avec la gentille et bonne ménagère Elin, pour les soigner.
(D'après Loth)

Et j'aurais un jardin, le plus cher de mes vœux,
Avec un couvert de bon ombrage,
Où je lirais le splendide Chant des Bardes,
Enfants des Druides, aimable compagnie.

Au-dessus de ma tête, au milieu des branches,
Les voix douces, paradisiaques, heureuses
De la gent ailée harmonieuse, écho des poésies, gazouillis
Des doux oiseaux amis de la musique, bruits des chants.

Et, tandis que les petits oiseaux seront à chanter,
L'ombrage incitera l'homme au repos.

[Mais,] répondant au chœur mélodieux des feuilles, — mon chant
Eloquent, joyeux et beau, fera entendre sa partie.

J'aurai mes deux jeunes garçons à mes côtés,
J'écouterai l'ode, la jolie ode de Robin.
Le chant de la harpe de Goronwy.
Les cordes vibrant sous ses doigts exercés.
(D'après Loth)

Qu'il aille chez les Saxons, celui qui les recherche ;
L'eau qui court, agréable, sauvage, paresseuse — qui cascade
Par la vallée comme du cristal, comme elle sera la bienvenue, — Si j'ai
Mona pour moi : c'est elle que j'appelle.

Je ne fais pas un hymne compliqué
Avec des pensées précieuses, [je ne demande pas] des miracles extra-
ordinaires,
[Tout] un pays, des mers, des montagnes, des vallons feuillus, le
Des Ir-les lointaines, ou la Côte de l'Or. [trésor]

Le Pape aime Rome, la merveille des cités,
Paris [est doux] aux Français, aimables et volages,
Londres aux Anglais, où le lieu est propice
Aux hommes hardis : moi, c'est Mona que j'aime.

Que Dieu m'accorde un juste et doux retour là-bas,
Et une vieillesse saine et sans infirmités,
Des enfants actifs qui aiment leur langue
Et l'inspiration poétique, pour leur faire honneur.

Peut-on exprimer d'une façon plus touchante le regret qui fut le
sentiment de toute sa vie ; il ne retourna pas à Mona, il dut s'exiler
au loin ; il était bien naturel pourtant, le souhait du pauvre poète
que la vie a toujours heurté, il était bien modeste ce désir que par les
circonstances adverses, par sa faute aussi peut-être, il ne put jamais
réaliser.

Bien des années plus tard, quand on fit des recherches en Amé-
rique pour connaître la fin de sa vie, son fils aîné vivait encore, mais,
tout américanisé, il était loin des sentiments que lui avait souhaités
son père. Apprenant qu'un érudit d'outre-mer était en quête de détails
sur la vie de son père : « Demandez, dit-il à la personne qui s'était
chargée de la commission, combien d'argent l'on me payera les ren-
seignements que je pourrai donner ; alors j'aviserais. » L'érudit n'in-
sista pas.

Les Gallois, eux, comprirent la valeur de l'homme qu'ils avaient
perdu. M. Owen, ce jeune pasteur dont Goronwy nous a dépeint iro-
niquement la faconde juvénile (voir plus haut) était recteur de Warr-
ington en 1795. Il s'était assagi. Il s'intéressa beaucoup à notre
poète. De longues années après le départ de Goronwy pour l'Amé-
rique, il fit des recherches à son sujet ; peut-être était-il en personne
l'érudit dont nous venons de parler plus haut ; quoiqu'il en soit, il
a plus que tout autre trouvé le moyen d'élucider quelques points de
la fin de sa vie.

Aujourd'hui Goronwy Owen est reconnu comme un des grands
poètes gallois de l'ère moderne, et malgré ses défaillances, honore
selon son mérite.

Y.-L. Bécor.

APPENDICE

Nous donnons en appendice quelques traductions de pièces de Goronwy Owen, choisies de façon à donner une idée de son talent si varié (1).

LA PIERRE PRÉCIEUSE

Cywydd y Maen Gwerthfawr

Cette pièce est écrite sous la forme un peu monotone de Kowydd ; comme la plupart des pièces du poète, elle est très travaillée ; vocabulaire recherché, que l'auteur a enrichi par l'étude des bardes gallois anciens ; sentiments élevés, présentés avec beaucoup d'art.

La pièce doit dater d'environ 1753.

La traduction est faite avec l'aide de la traduction bretonne de Roparz Hémon et le secours de M. Vallée.

J'ai tenté plus que de posséder le monde,
Mais ensuite, j'en suis revenu ;
Je cherchais une pierre exquise et pure,
Une pierre de jaspe, ou mieux encore ;
Une remarquable et brillante gemme,
Éclatante, un porte-bonheur.
Cette pierre si belle, où est donc, au nom du Seigneur
L'orfèvre qui me l'apportera ?
J'ai bouleversé, pour trouver ce trésor,
Les assises et les roches de la terre et de la mer ;
J'aurais couru jusqu'aux deux bouts du monde
Pour essayer de l'atteindre,
Et fouillé, dans l'espoir d'avoir cet heureux présent,
Jusqu'aux plaines des Indes,
A l'Extrême-Orient, aux pays ensoleillés,
[J'aurais volé] aussi loin que le soleil dans sa large course,
Jusqu'aux chemins infinis du ciel,
Où brille l'or resplendissant ;
J'aurais été tout nu à l'équateur en feu,
Où souffle le brûlant vent du sud,

(1) Voir plus haut, p. 31, l'ode : *Le Souhait*.

Et, bravant les dangers du froid,
Au Pôle Nord, inhabitable monde,
J'aurais affronté sans hésiter la neige glacée,
Le froid et les frimas, le gel insurmontable,
Et le pays des glaces éternelles,
Ce fossé de cristal qui ne fond, qui ne diminue jamais ;
Mais si j'ai entrepris un si long et si pénible voyage,
C'est en vain que j'ai pris de la peine !

J'ai parcouru trop de contrées
En mes traverses, en mes recherches inutiles ;
Combien dur me fut ce voyage lointain,
Si lointain, et combien vaine ma peine !
La chercher par ici,
La chercher par là, et ne jamais la trouver !
Il n'y a ni océan, ni fertile plaine,
Ni bord de mer, qui la possède ;
Déjà, — Jésus le sait bien — des larmes
De chagrin ont coulé le long de mes joues :
N'est-ce pas un malheur pitoyable
De chercher un joyau, et ne trouver que du goémon !

J'essayai d'une autre manière,
Cette fois, avec habileté et sagesse ;
Je rassemblai, sans y gagner grand chose
— Frais inutiles — une pile de livres :
La profonde matière de la science
Des philosophes à l'insondable érudition ;
Et certes pour ceux-ci, dans leur entreprise hardie,
Ce que promettait cette pierre était fort désirable :
Une pierre plus utile que l'or éclatant,
Une pierre capable de changer le plomb en or ;
Ils nous faisaient espérer, en leur flatterie vide,
Des piliers d'or, creuse plaisanterie :
C'était bien moins, car au lieu d'or
Il n'y avait qu'une mystification, et pas le moindre pilier.
L'or se change en plomb pesant,
A ce qu'on dit, c'est plus facile ;
Leur belle pierre aimée n'est que mensonge,
Folles paroles et sornettes.

Mais voici que deux livres me sont tombés entre les mains,
Pleins de sagesse, et tels qu'on ne pourrait trouver deux livres meilleurs :
Le Livre de la Sagesse du Roi Salomon,
Et le pur Livre du Maître des Cieux ;

Tous deux étaient fils du roi David,
Tous deux, pasteurs comme on n'en verra plus.
L'un était célèbre pour sa richesse,
Roi grand, magnifique et sage ;
Chef renommé au-dessus de [tous] les rois ;
C'était un grand potentat, et le premier des prophètes ;
Quels banquets ne fit-il pas à sa cour ?
Quels forfaits n'eut-il accomplis, s'il en avait eu l'envie ?
Quelles délices n'a-t-il pas goûtées ?
Quels désirs a-t-il eus qui ne furent comblés ?
Après quoi, voici quelles furent ses paroles :
« Combien insensé est le monde ! »
Il disait en un mot la vérité sans détour :
« Le monde insensé est plein de tromperie
Et il en est de même, également,
De tous ceux qui possèdent... il n'y a que du vide. »
[Un peu] de sa science, profonde et forte,
[Et] sage, en vérité, est venu jusqu'à mon esprit ;
Jamais je ne trouverai dessous le firmament
Bonheur au monde, ni pierre précieuse !
On ne trouvera cette pierre à l'aspect radieux
Sur les bords d'aucune couronne dorée,
Ni sur la tiare d'un Pape, ni sur la mitre d'un Abbé,
Ni sur le baudrier d'un puissant Empereur.

Telle est la matière de la science de Salomon ;
En second, vient l'Evangile du Dieu du Ciel ;
Le premier [livre nous] disait où la pierre n'était pas,
Mais le second, où elle était.
C'est dans les Cieux, dans leurs cours splendides et brillantes
Que viennent à l'homme la consolation —
Lieu de beauté dans le ciel béni,
Plus beau que tous les seuils que l'on [pourrait] trouver ;
Il n'y a que pierres aux couleurs éclatantes,
Que gemmes rutilantes, au Paradis ;
Là, j'en trouverai à foison,
Par la grâce du bon Seigneur, notre maître.
Dieu est avec nous, notre parti est bon,
Il nous porte au Ciel béni.
Déjà pour nous le Sauveur, autrefois,
Jeta un cri, terrible et fort, sur la croix ;
Et tout ce qu'il possède, et le Ciel, et nous-mêmes,
O Dieu aimé, il nous le donne.

Je louerai le Seigneur avec soumission,
Et cent personnes, même en me tuant, ne m'empêcheraient de le faire.
Voici le réconfort véritable et sans défaut,
Supérieur à ce qu'apporterait tout autre ;
C'est pourquoi, ô mon Dieu, ta merveilleuse paix
Rassasie un pauvre homme ici-bas.
Que la lie reste seule à l'homme mécontent,
A l'avare sans foi, sa bourse ;
Mais pour moi-même, aménité,
Grâce, santé, et bonheur pacifique.

ELEGIE

DU POÈTE A SA FILLE ELIN

Cette pièce doit dater de 1754 ; la petite Elin mourut à 17 mois, quand Goronwy habitait Walton. Il semble avoir été cruellement affecté de sa perte.

Ce morceau est d'une métrique particulièrement harmonieuse, dans l'original ; il commence par un Englyn classique monorime ; se continue par diverses formes, artistiquement combinées, de couplets allitérants (Proest, Ode, Cywydd, et forme fondue ou Thoddaid), et se termine par deux « Gwawdodyn », le premier court, le dernier, long.

ne peine trop cruelle emplit mon cœur — et le long de mes joues
Coulent des larmes amères ;
J'ai perdu Elin, Elin, couleur du temps,
Ma fille aux tresses blondes [à l'humeur] joyeuse.

Fille chérie, brillante et pure,
Ange au chaud sourire,
C'était un langage doré, un babillage enfantin, qui sortait de ses
Petite fille couleur des étoiles... Ah, n'en parlons pas ! [lèvres,
Sa voix était douce et sa forme gracile
[Ses paroles rendaient] un son agréable, et plaisant
A son père, qui reste orphelin ;
Son orphelin de père, un blessé
Au cœur brisé et percé d'une [profonde] plaie ;
Sans réconfort dans son chagrin ; [hélas], je le sais bien,
Je suis prisonnier de ma peine pour elle.

Depuis que j'ai perdu la vive et svelte enfant
Je ne puis émettre, à cause d'elle, qu'un chant de tristesse ;

Je me représente ses gestes
En y songeant, j'ai de la peine,
Le cruel chagrin s'empare de ma poitrine ;
 Mon cœur défaille,
Comme la vague, il est ballotté, en pensant à elle ;
C'est une flèche, que le souvenir
 (Simple enfant)
Des mots charmants et doux — qu'elle disait,
Et de ses deux mains blanches [si] frêles et [si] pures.
Adieu, mon âme, [petite] reine vive,
Nelly, adieu encore, [mon] cœur jolî,
Adieu, ma fille, gentille et joyeuse — mon ange,
Repose [en paix] au cimetière de Walton,

Jusqu'au jour où là-haut les Saints bienheureux se rassembleront,
Messagers extraordinaires, parmi les plaintes et les cris ;
Lorsque la terre rendra ses hommes justes et bons,
Quand les armées s'empareront des océans immenses,
Tu auras, ô mon âme, une belle couronne d'or — toi,
Et ta place, dans l'escadron lumineux des Anges.

KEWEZ AU DIABLE

Pièce satirique qui montre le talent de l'auteur sous un jour nouveau.

Elle doit dater de 1756 ou 7 environ ; certains ont cru y voir une invective contre Lewis Morris, au moment de leur brouille ; d'autres, plus indulgents, n'y voient qu'une plaisanterie.

C'est en effet une boutade ; mais que, au moment de leur brouille, le poète l'ait écrite, mi-plaisant, mi-fâché, il ne faudrait pas, je crois, nous en étonner : le trait serait assez conforme au caractère de ce diable d'homme.

Voici comme on peut comprendre la pièce :

Le poète commence par un portrait épouvantable du diable. Puis il conte cette anecdote :

Michel Ange, en peignant des fresques à Saint-Pierre de Rome, fit du diable un portrait affreux ; ce que voyant, Satan se fâcha et força l'artiste à retoucher son tableau. Lui aussi, Owen, a fait du diable un vilain portrait : en compensation, il va lui rendre un bon service. « Je connais, dit-il à Satan, un homme qui est pire que tous les diables, et qui veut aller chez toi. » Suit un portrait non moins suggestif ; il accable cet homme de tous les vices, et conclut : « Ne le reçois pas,

Satan, tu n'en viendrais jamais à bout ; quand il te demandera d'entrer, chasse le à coups de pierre, et ferme ta porte. »

Goronwy est vraiment aussi bon qu'astucieux : un ami l'a fâché ; d'autres, à sa place, l'enverraient au diable ; lui, il fait tout le contraire ; il fait, il est vrai, de cet ami une bien fâcheuse description, mais c'est pour dire au diable de ne pas le recevoir. Pouvait-on trouver meilleur moyen, tout en déchargeant sa bile, d'être plein de charité et de mansuétude ?

Diable, seigneur couleur de fumée,
Ton visage est tout noir, ô père du mal,
Vieux Judas, haïssable chien hurleur,
Tu es un personnage ennemi de l'âme.
Je ne connais point — car tu es un esprit —
Ta forme, mais je sais que tu es un Diable.
Si tu es hideux, encore plus hideuse
Est ta renommée parmi les hommes
Qui te prêtent une tête épouvantable
Avec des cornes, dont personne ne voudrait ;
Au sommet de ton crâne affreux
Des oreilles de mulet — de fameuse grandeur ;
Le sourcil comme la jante d'une roue ;
Le nez difforme d'un cochon ;
Et ton bec, ressemblant
Au nez d'un singe, fils du mal,
Avec l'avidité vorace de tes lèvres épaisses
Et la herse de tes dents pointues et acérées ;
La jante de ta gueule est comme une langouste ;
Tu as une barbe de bouc,
Tu as des ailes aux deux épaules,
Des omoplates longues comme les ailes d'une oie ;
Des pattes, comme des crocs chauffés au rouge blanc,
Les dix griffes d'un vilain matou,
Et ton ventre, énorme glouton,
Gros comme un homme au derrière démesuré.
Oh ! qu'il est laid, ton croupion !
Fi ! quelle vilaine forme ont tes hanches !
L'arrière-train d'un ours — puisse-t-il pourrir —
Et la croupe d'un vieux korrigan rusé ;
Une queue qui ballotte par derrière,
Et entre tes deux fanons, une queue de veau ;
Et des fourches menaçantes, des arrière-fourches enflammées
Crochues, et de la crotte au derrière.

Des sabots de cheval en guise de pieds,
Espèce d'ogre, en-dessous des boulets [de tes pattes] ;
Car nul ne t'a imposé l'auguste marque
De la protection du Seigneur.

Voici ton portrait peu engageant,
Image difforme de la couleur des poux.
Espèce d'avorton trop vilain,
Tu es le diable, si ton aspect ne ment pas.
Et si je me suis le moins du monde trompé
Il y a lieu [plutôt] d'accuser l'artiste de t'avoir flatté.

Ils disent vrai, ceux qui prétendent
Que tu as grondé Michel Ange, jadis ;
Mécontent de sa maladresse
Qui faisait tort à la majesté de l'enfer ;
[Et que tu] lui fis faire disparaître à jamais, de son œuvre,
Pendant la nuit, ce qu'il avait fait le jour ;
Allant jusqu'à le forcer, par tes ordres,
Satan, à te faire une jolie figure.
Eh bien, moi, [qu'elle soit comme tu voudras,
Ta figure, qu'elle soit laide ou qu'elle soit jolie]
Je m'en vais te donner un bon conseil
Qui n'enverra personne au diable :

Il y a un homme, la plaie du temps présent,
Le capitaine de tous les méchants ;
C'est là [en enfer] qu'il veut aller, avec ta permission,
Sinon, il saura bien y aller de lui-même ;
Car, s'il s'est mis cela en tête,
L'Homme-Lion, qui donc pourrait l'en empêcher ?
C'est un gros ventru, le mauvais garnement,
Tu le connais [d'ailleurs] fort bien ;
Et puis, à quoi bon faire son portrait ?
L'enfer ne se soucie pas des figures.
Et il serait bien inutile de reprocher vainement
A quelqu'un, quoi que ce soit de sa forme ou de sa couleur ;
C'est assez si l'on arrive à dénombrer clairement,
Le matin, une partie de ses vices.
C'est un homme qui n'a pas une seule bonne qualité ;
Il n'y eut jamais pire voleur,
Un homme de l'espèce des sans-loi,
Un hybride d'homme et de diable ;

Il hurle avec furie, il blasphème,
Et fait damner tout le monde ;
C'est la ruine, où qu'il aille,
Et le bonheur, où il n'est pas.
On le craint comme le Dieu du ciel,
On le craint plus que le diable.
Il n'y en a pas huit sur six cents,
S'il fronçait le sourcil, qui ne feraient dans leur calotte.
On doit croire que personne n'est à sa hauteur,
Il n'y a si haut grade que ce sire ne dépasse.
C'était un chevalier des chevaliers du diable,
De force, non un chevalier ordonné ;
Un chevalier par force et par extorsion, crois-moi,
Le chevalier des hommes et des femmes.
Il ne respecte, le butor,
Ni croyance, ni foi, ni Pape.
La tire-lire des orphelins (m. à m. des poussins sans race)
Voilà la croyance de cet avare haïssable ;
Son grand dieu, c'est l'or rutilant ;
Et son âme, c'est une poignée d'or ;
Sa monnaie, c'est son ciel, vraiment,
Et son Christ, sa cassette et sa bourse ;
Son église et toute sa croyance,
C'est la cachette de l'or, c'est le métal brillant et lourd ;
Sa bourse noire lui sert de recteur
Et il y enferme la dîme.
Son plus grand péché, c'est de s'appauvrir
— Car tout pauvre est l'égal d'un chien —
Son purgatoire, en tous lieux,
C'est de dépenser monnaie ou pièce d'or,
Et son enfer, abîme sans fond,
C'est de donner son or, son cher or brillant et aimé.
Voilà, Judas-du-feu,
Un ou deux des vices de cet homme ;
Quelques-uns de ceux qu'on lui reproche,
Mais pas tous, pas même le tiers.
Si mon conseil te plaît,
Ramène-nous cet individu ;
Tu ne pourrais le supporter,
Ne reste donc pas avec lui.
Il ne convient pas à un diable, occupé des choses de ce monde,
D'avoir un diable avec lui pour l'éclairer.
S'il va là [chez toi], nuit et jour,
Vous aurez toutes sortes d'ennuis ensemble ;

Il est tenace ; s'il a manqué son coup,
 Il revient toujours à son idée ;
 Et il mettra toujours, à chaque mot qu'il dira,
 Le tiers de tes diables, cul par dessus tête.
 S'il y a là-bas un tas d'or,
 Il démolira l'enfer pour [avoir] le métal jaune.
 Si le préposé au four se saisit de lui,
 [Gare], son tour de main est agile !
 Là où il viendra, prends garde à...
 Ferme bien à clef la boîte de l'enfer ;
 Renvoie-le loin de ton seuil,
 Frappe de loin et ferme la porte ;
 Si l'on trouve chez soi un vagabond,
 [C'est sûrement lui], il n'y a pas mauvais diable comme lui.

La pièce toute entière est écrite sous la forme un peu monotone de Cywydd : distique de petits vers de 7 syllabes avec toute la consonance de règle.

Le style est savamment travaillé ; le contraste est piquant entre la forme et la pensée.

Si la pièce lui était bien adressée, Lewis Moriss vraiment pouvait la trouver mauvaise. Goronwy, sa boutade passée, ne lui en voulait guère, peut-être.

En tout cas, la touchante pièce, écrite sur les 24 mesures, qu'il écrivit plus tard, en Amérique, quand il sut la mort de son ami, montre que ses sentiments profonds lui étaient toujours restés fidèles.

Version bretonne de la même pièce :

KEWEZ D'AN DIAOUL.

An diaoul, aotrou du-moged,
 Te, du da zremm, tad an droug ;
 Judaz koz, ki-juder kasaüs,
 [Eun] den enebour d'an ene ez oud-te.
 N'anavezan ket — eur spered ez out —
 Da furm, nemed ma' z out eun diaoul.
 Mar dout euzus, euzusoc'h c'hoaz ar brud
 Diwar da benn, [e-touez] an dud,
 A gempenn eur penn euzus
 Gant kerniel, d'id (ne garfe neb-hini) ;
 War c'horre da benn vil
 Diskouarn mul — klevet e peuz [komz] eus o ment ;

Ha diou-abrant evel kammed eur rod ;
 Evel eun ouc'h ha didalvez, da fri ;
 Ha da veg a oa, gwech arall,
 Evel fri ar marmouz, mab ar fall ;
 Ha marlonkder da ziweuz meur lounkus,
 Leun a zent-oged lemm-braz ;
 Kammed da c'henou evel eul legestr ;
 Eur varo az peus evel ma vijez eur bouc'h ;
 Ha da eskell, d'az tiouskoaz,
 Plankennou-skoaz kement a eskell gwazi ;
 Paoiou evel krogou gwenn tan,
 Dek ivin eur c'haz re zivalo,
 Ha da gof, pikol lounker,
 'Vel sac'h eur goaz divent e rer.
 Ouf ! Na divalo da rer d'id !
 Fae da furm an dioulez !
 Diadrenv eun arz — ra vreigno —
 Ha lost eur c'hoz korriggan fall.
 Eul lost ouz da c'heuil, o fñival,
 Etre da ziou-c'houlten, eul lost leue,
 Har fir-c'hier-enep, fir-c'hier rer entanet,
 Kroumm ; ouz e rer, kaoc'h.
 Ha karnou e lec'h seuliou a zo,
 Barbaou, a-zindan da voul-dreid.
 Rag ne verkaz, dre c'hras an Aotrou,
 Neb-unan, an arouez-veur.
 Selu da boltred divalo,
 Delwen difurm, liou al laou,
 Seurt sioc'han out, re fallakr,
 Diaoul out mar deo gwirion da neuz.
 Bez 'ez eus [mar deo me a zo kaoz]
 Lec'h da nota falz-veulerez ar portretour.

Gwir eo ar re a gred
 E peus tamallet Angelo, gwechall
 [Hag ez eus bet] droug [ennoud] abalamour d'e zizampartiz
 A rea gaou da veurded an Ifern ;
 Ha diskar da viken, eus an dra-mañ
 Ar pez en doa great eun deiz, epad an noz,
 Betek ober doujañs diouz da urz d'id,
 Satan, hag eur skeuden gaer d'id-te.
 Me ivez — ra vo evel ma kiri,
 Da boltred, pe [e vo] divalo, pe [e vo] kaer.

Rei a rin d'id eun ali dispar,
Ne zougo neb-hini d'an diaoul.

Eun den a zo — gwall-zarvoud an amzer-mañ,
Rener an holl dud fall
Hag amañ e teuo, dre da aotre,
Amañ e lammo, a hend all, drezañ e unan ;
Rag, ma venn he-mañ kement se,
An Den-Leon, piou a gredfe e virout ?
Den kofek eo al lampon taer
— Mad e peuz hen anavezet —
Ha pe ezomm nota ha tresa neb-unan,
An ifern ne ra forz eus an dremm.
Ha didalvez eo an tamall goullo
Da unan, e keñver n'euz forz petra eus e furm hag eus e lion.
Awalc'h ma c'heller diskleria freaz,
Ar c'hoz ki, eur c'hement bennak eus e dechou fall.
Eun den eo hep eun donezon yac'h,
[Biskoaz] ne voe laer huduroc'h ;
[Eur] goaz, dilezen e zoare,
Hanter-ouenn etre den ha diaoul ;
Yudal gant kasoni ha mallozi a ra,
Ha daoni an holl ved-mañ ;
Dismantr da bep lec'h ma teuo [ennañ],
Levenez da bep lec'h ne vo ket ;
Aoun a zo dirazañ evel [dirak] Doue an Neñv ;
Aoun a zo dirazañ, muioc'h eget [rak] an diaoul ;
Ne gafhec'h eiz war c'houec'h kant
Ne gac'hfent ma finval e ziu abrant.
Ra vo koun, n'eus hini e-bed ken uhel,
N'eus derez e-bed, ne deo an Aotrou-ze uheloc'h ;
Eur marc'heg e oa-heñ, eus marc'heien an diaoul,
Dre nerz, n'eo ket eur marc'heg urziet ;
Eur marc'heg dre nerz ha dre heg, kred ac'hanoun,
Marc'heg ar goazed hag ar merc'hed.
N'en deus doujañs, gwaz divalo,
Da relijion, na feiz, na Pab.
Sac'h arc'hant ar boñsined di-ouenn (1)
Eo kreden an den piz kasaüs.
Hag e Zoue meur eo an aour ruz

(1) An emzivad.

Hag e ene a oa eun dournad aour ;
Hag an Neñv a zo e vouniz, a-vad,
Hag e Grist eo e c'hef hag e sac'h [arc'hant] ;
Hag e iliz hag e oll greden,
Kambrik an aour, hag an aour lugernuz ha pounner ;
Hag e yalc'h du a oa e berson,
Hag ober e vad eus an deog (2) ennañ ;
Hag e bec'hed-bras a zo paouraat
— Pep paour a zo kenvreur d'eur c'hi —
Hag e burkatar, e pep bro,
A zo dispign mouniz ha peziou aour,
Hag e ifern, islonk douna,
Rei e aour ker, alaouret ha mad.

Setu d'id, Juzaz an tan,
Unan pe zao eus gwall-dechou an den ;
Eun nebeut eus ar re a zo warnañ,
N'eo ket an holl, na zoken an drederen.
Mar plij d'id va ali,
Digas en dro an den deomp ni.
N'eus moien d'id-te d'e c'houzañv ;
Setu perak, na d'a ket gantañ.
N'eo ket mad d'an diaoul — poellek e skiant evel ar bed,
Da gaout eun diaoul, ganez, da zerc'hel ar c'hantol-goulou.
Neuze ma teu [d'az ti], noz ha deiz,
E welot pep droug, an eil [gant] egile ;
Ne da ket da skuiza, abalamour d'eun taol goullo,
Evit ober e gefridi genta ;
Lakaat a raio dalc'h mad gant pep ger eus e benn,
An drederen eus da ziaouled peb eil penn.

Ha ma 'z eus eno eur bern aour,
Bruzuna a raio an Ifern evit an aour melen.
Ma teu den ar foun da gregi ennañ,
[Diwall] dillo eo e dro-zourn ;
Forz pelec'h e teuy, diwall...
Serr morailh boest an Ifern.
Kas-hen eun heñt, diwar da drenziou,
Ha sko a-bell ha serr an nor ;
Ma kaver eur baleer-bro er ger,
[Hoc'h eo] n' euz diaoul fall e-bed nemetañ.

(2) La dime.

CANTATE

à l'honorable Société des Cymmrodorion de Londres ; et à l'antique et belle langue galloise sur les vingt-quatre mesures.

L'honorable Société des Cymmrodorion ou « Confrères » gallois avait été fondée à Londres en 1751 ; les Morris en étaient les membres les plus actifs ; elle groupa dès le début des notabilités galloises demeurant à Londres, et dont plusieurs étaient d'importants fonctionnaires royaux.

Cette poésie est une pièce de circonstance ; le poète tient à ménager à la fois les sentiments gallois et le loyalisme des « Confrères » ; il évoque les luttes passées contre la tyrannie saxonne, qui, dit-il, s'est changée en une bienfaisante protection ; Londres a réuni pour le plus grand bien de la Cambrie, ses plus vives lumières : ce sont précisément les Cymmrodorion ; suit un éloge ardent du langage gallois, et une adresse enthousiaste à ses compatriotes.

1

Louange au Seigneur ! Sa grâce est abondante ; et de diverses manières Elle se répandit toujours [sur le] pays de Cambrie ; Y a-t-il une bouche qui ne veuille chanter, Si elle aime le bien des hommes de sa patrie ?

2

C'est Toi notre Donjon, ô Dieu, et notre Père ; Grande est ton action sur la mer et la terre ; Peut-on, ô Bon Jésus, Rester sans te louer, à moins d'être muet ?

3

Nous avons eu des succès éclatants, et des désastres, Par notre faute, en ce bas monde ; La chaîne s'est rompue, et la roue a tourné, Nous aurons [désormais] bonheur et pleine amélioration.

4

Les Cieux ont puni nos ancêtres ; Et voici ce qu'il advint d'eux ; Misérable et toute abattue fut leur troupe — pendant des années Sous les coups des étrangers.

5

D'abord vinrent les Romains, en grand nombre, Qui rompirent notre paix, qui étouffèrent notre langage, Jusqu'à ce que le Seigneur Dieu, dans sa grâce, Vint une seconde fois libérer notre esclavage.

6

Innombrables furent les plaintes, par milliers et par milliers, Cela n'en alla pas mieux, c'était bien notre faute.

7-8

Cruels bourreaux
De notre beau langage,
Ce fut une torture affreuse, impitoyable,
Au cours des âges, par l'œuvre des Saxons.

9-10

Terribles furent de longues années,
L'armée [des ennemis] nous chassait tous de nos terres
Pour nous livrer à mille peines ;
Lors, par sa grâce, le Seigneur notre Dieu — et notre Maître
A changé le cœur dur de nos ennemis.

11

Dieu de pitié, n'est-ce point merveilleux
Ce que fit Jésus à la parole véridique, et pleine de grâce ?
Il a changé l'ennemi malfaisant et puissant
En sauvegarde et autorité protectrice.

12

Je crois, j'espère — il est doux d'y penser —
En la grande prédiction de Taliésin, privilège certain
D'un [vrai] Breton : « [Leur] langage exquis, il le préféreront
« A tout jamais ; il était doux ; ils le conserveront
« Des milliers de siècles ; longuement ils loueront — le Seigneur,
« Qu'Il soit loué : à notre doux Seigneur faisons gloire. »

13

Et [cette prédiction] énonçait les promesses — qui se réalisèrent,
D'une garantie fidèle et véridique :
« Que si nos terres tombaient aux mains des oppresseurs,
Aussitôt se lèveraient de loyaux compagnons,
Et que nous verrions, pour la Cambrie renommée et chaleureuse,
L'Angleterre choisir de sages lumières,
De valeureux faucons bien doués, à Londres la Belle — rejetons
Des fières images des Druides.

14

Salut à vous, Faucons des Mots, que la main de Dieu vous protège,
Pousses vigoureuses, fières tribus [du pays] de Gwenez ;
A vous, fiers gars de Deheu, honneur, profonde paix ;
Nous demandons bénédiction pour la vaillante noblesse ;
Vous embellissez le pays de vos pères et la gloire de votre patrie !
Il est en vous, Messieurs, des trésors de vertu.

15

Il sied à nous
Pour les bienfaits [que nous avons reçus]
De rendre grâce ;
De chanter les miracles
De Dieu, notre meilleur appui,
Et sa pitié.

16

En notre vieux langage
Faisons une œuvre accomplie,
Un chant allègre et pur,
Et savant, tout à la fois ;
Faisons des poésies
Et des vers entrelacés,
Comme nos pères,
Une louange à l'allègre mélodie.

17

Il est doux de nous voir unanimes de cœur,
Faucons dorés à l'esprit aiguisé, vieux confrères,
Sans ignares [importuns], poètes allègres
De la douce Cambrie si unanime, au sein [si] doux.

18

C'est un grand bienfait, mes amis,
Pour notre bon et vieux pays ;
[Et] il en reviendra pour les bardes
Deux fois plus d'honneur,
Une inspiration parfaite et douce
Et de beaux vers à ciseler ;
Il est bon que nous aimions
Ces bienfaits gracieux.

19

Je serai un Barde diligent et soumis,
Pour votre compagnie, hommes aimables qui me choisissez
Par révérence pour notre vieux langage, beau et royal ;
Il est juste, ô langue honorable, que nous chantions ta louange.

20

Ma belle langue, je l'aimerai à jamais,
Et ses mots expressifs, ses tournures soignées ;
Langue des beaux discours,
[Langue à la fois] virile et délicate,
Toute ma vie, [je la trouverai] la plus belle.

21

Quiconque l'apprend est avisé,
Il n'y a d'intelligent que celui qui l'aime,
De versificateur que celui qui la possède,
D'habilé, que celui qui la chante,
De vrai chanteur, que celui qui la prononce,
Et il n'y a de coupable que celui qui perd
La nature de son langage ; il n'y a de bonne forme,
Il n'y a de vertu qu'en elle.

22

Faculté poétique,
Propriété des termes, } miracle merveilleux,
Meilleur discours

Parties consonnantes,
Éclat joyeux } qualité pure,
Odes légères ;

33

Chef-d'œuvre des Sages
Et des gens délicats du temps jadis ;
Consonance naturelle aux chanteurs
De race bretonne, franche et choisie.

34

A votre dessein magnifique, et profitable, en vérité,
Au nom du Ciel, ne manquez jamais !
Je vais vous faire, en ce moment précis,
Une instante et gracieuse prière
Dans un amour fraternel et ininterrompu,
Amis brillants et bien doués, restez toujours unis :
Et toute la Cambrie, d'une science superbe,
Entièrement sera remplie par vous.

VERSION BRETONNE DE LA MÊME PIÈCE

KAN

da Gompagnunez enorus ar Genvreudeur
e Londrez ; ha d'ar yez kembraek koz ha mad
war ar pevar mezur war-n-ugent.

1

Englyn Unodl Union.

Meuleudi d'an Aotrou ! Braz eo e c'hras — ha founnus
E keñver Kembre e voe bepred ;
Hag ez eus [eur] genou, ne glask sevel eur c'han
Ma kar eurvad tud e vro ?

2. Proest cadwynodi

Te eo hon Tour, [hon] Doue hag hon Tad ;
Meur (1) eo da labour war vor ha war zouar ;
Hag ez eus mod, ô Jezuz mad,
Da neb-hini, tremen hep da veuli, nemed e ve mud ?

3. Proest Cyfnewidiog

Bez' hon eus bet taoliou mad ha taoliou fall
Dre hor gwall, amañ er bed ;

(1) Braz.

Torret eo bet ar stag, ha trei [a reaz] ar rod,
Eurvad hon eus da gaout, ha gwellaen leun.

4. Unodl Grweca

Lakaat a reaz an Neñvou hor c'hentadou
Dindan kastiz ; ha setu petra o deus bet :
Lor (1) ha skuiz-holl e voe ar strollad, — bloaveziou,
Dindan taoliou an estrenien.

5. Unodl Gyrch

Dont [a reaz] ar Romaned, e-leiz, eur wech,
Da derri hor peoc'h, da gas ar yez [da get],
Betek ma roaz an Aotrou Doue, dre e c'hras,
Diouz an dalc'h (2), e gwarez, eun eil gwarez, eun eil gwech.

6. Cywydd Deuair Hirion.

Kalz e voe a « Allazou », mil ha mil ;
Ma ne voe ket gwelloc'h, hor faot-ni e oa

7.-8. Cywydd Deuair Fyrion — Awdl Gywydd

Treuz-vourrevien

En keñver hor yez vad-mañ,
[Eur] gwall daol doanius didrugar e oa,
Dre an oadveziou, tra ar Zaozon.

9.-10. Cywydd Llosgyrnawg — ha : Thoddaid

Skuizuz e oa hir vloaveziou ;
An arme hor ranne holl diouz hon douarou
[Evit hor rei] da vil a brederiou ;
Eno (3) dre e c'hras, hon Aotrou Doue — hag hor piaou (4)
A droaz kalonou drouk an enebourien.

11. Gwawdodyn Byr

Aotrou trugarezus ! N'eo ket dispar
[Ar pez] a reuz Jezuz gwirion, leun a c'hras ?
Trei eun enebour fall ha kreñv — a reaz
E gwarez ha mestroniez reiz [evit an] difenn.

(1) Feaz.
(2) Diouz ar Sklaverez.
(3) Neuze.
(4) Hag a zo hor Mestr.

12. Gwawdodyn hir.

Kredi hag esperout [a ran], mad an dudi,
[E] diougan meur Taliesin, enor assur,

Ar Breton [braz] : « [Ar] yez dudius a zibabint (1)

« Da viken ; kuñv e oa ; hag a virint,

« Oadvezioù dre vilierou, hir e veulint — an Aotrou

« Ra vo meulet : d'hon Aotrou mad roomp gloar. »

13. Byr a Thoddaid

Hag (2) a lavare ar promessaou — a zeuz da wir

Eus [eur] c'hred gwirion ha feal :

Mar dafe hon douarou dindañ an dud taer,

Emberr e savfe gwir genvreudeur,

[Hag] hor befe, evit Kembre brudet a bell 'zo ha hirvidik he c'halon,

Bro Saoz o tibab an dud fur ha lugernuz,

Leun a zonezonou, falc'huned veur London hegarat — broustailhou

Kreñv furmou an Drouized.

14. Hir a Thoddaid.

Chañs-vad deoc'h-c'honi, falc'huned ar gerioù, dourn Doue hoc'h

Broñsou kreñv, rummadou mad Gwenez ;

Da baotred vad Deheu enor ha peoc'h,

Gras a c'houlennomp evit an noblañs kalonek ;

Bro ho tadou ha brud ho touar — a gaerit !

Emañ, o goazed, ennoc'h, perlezennou a vertuz.

15. Huppynt byr

Mad deomp-ni

Evit hor c'hrasou

Rei (3) enor ;

Kana burzudou

Doue, hor gwella Tour,

[Hag] e drugarez.

16. Huppynt hir.

Enn hor yez koz

Greomp eul labour klok,

(1) A gavint mad.

(2) Da lavarout eo : An diougan, hag a lavare...

(3) Renta.

Eur c'han drant a labour mad,

[Hag] ijinus, war eun dro ;

Greomp kanaouennou

Ha toniou gweadennet

Evel hon tadou,

Meuleudi tonet drant.

17. Cyhededd Fer.

Dous [eo] hor gwelet ebarz eur galon (1),

Falc'huned aour mibin, speredek, kenvreudeur goz,

Hep tud dizek, barzed seder

Bro Gemru guñv ken unanet ha dous he c'halon.

18. Cyhydedd hir.

[Eun] donezon founnus ha leun [eo], ô tud,

D'hor bro goz vad-mañ ;

[Hag] e teuio d'ar varzed

Diou wech muioc'h a enor,

Awen peurvad, kuñv ;

Gwerzioù nerzuz da ober ganti ;

Mad deomp-ni karout

[An] donezonou grasiuz.

19. Cyhydedd Nawban

Eur barz e vezin eskuit ha sentus

D'ar Genvreuriez, Tud vad a 'm dibab,

Dre zoujañs e-keñver hor yez koz drant ha roueel ;

Eeun (1), ô yez enorus, eo deomp-ni da veuleudi.

20. Clogyrnach.

Va yez ampart a girin da virviken,

Hag he c'heriou kaer, yez wiriona ;

Yez ar brezegen a-viskoaz,

Gourel, boaziet mad,

A-hed va buhez, hag ar floura.

21. Cyrch a Chwita.

A dra-zur, eskuit [eo] an hini he desko,

(1) = a galon unvan.

(1) Gwirion, dleet.

Ne vo ijinus nemed an hini he c'haro,
 Na gwerzaouer nemed an hini a vo barrek ganti,
 Nag ampart nemed an hini he c'hano,
 Na penn-kaner nemed an hini he distago,
 Na gwaller (1) nemed an hini a gollo
 Natur e yez ; n'eo ket a form vad —
 N'eus ket a vertuz, nemed warni (2).

22. Gorchest y Beirdd.

Ampartiz ar gwerziou,
 Gwiregez ar geriou, { burzud souezus.
 Prezegen ar wella

Soniou tonet skañv,
 Tammou o kenseni, { talvoudegez c'hlan.
 Goulou laouen

23. Cadwyn Fer

Oberen kaer-kenañ an dud fur,
 Hag an dud hegarat eus an amzer goz ;
 Gweadur eaz d'ar ganerien
 Eus gouenn Breton war eeun [ha] dibabet.

24. Tawddgyrch cadwynog.

War ho mennad brao [ha] gounidus e gwir,
 E hano an Neñv, goazed, na c'honitit morse ;
 Me a ra (3) bremaik, dioustu,
 Eur beden aketus ha grasius deoc'h :
 Ebarz eur garantez a vreudeur, hep dizuñvaniez,
 Tud lugernuz donezonet mad, hir (amzer) chommit unanet !
 Kembre holl, gant eun deskadurez vrao,
 War an holl linen, [he] leunia a reot.

Dans cette pièce, Goronwy Owen a voulu donner un exemple des 24 mesures bardiques : chaque couplet correspond à l'une d'elles.

Il les avait surtout étudiées dans deux auteurs du xvi^e siècle ; l'un, John David Rhys (1532-16..), auteur d'une grammaire et métrique galloise, en latin ; savant professeur, de religion réformée, qui voyagea

(1) Kahlus.

(2) Ganti.

(3) Ger evit ger : me a ro.

en Angleterre et en Italie ; l'autre, Griffith Roberts, contemporain du premier ; ce dernier était catholique et vécut réfugié en Italie où il fut, dit-on, confesseur de saint Charles Borromée.

Tous deux étaient des Galles du Nord. C'est Lewis Morris qui aurait signalé leurs œuvres à Goronwy Owen ; et il est surprenant combien Goronwy s'assimila rapidement leur doctrine, au point de l'appliquer avec tant d'éclat.

Les Gallois épris de classification tenaient à ce nombre de 24 mesures ; à vrai dire il y en avait d'autres, et l'on trouverait dans le gallois du moyen-âge bien des vers qui ne rentreraient dans aucun des modèles ci-dessus.